

Pour la culture, contre la politique
Für Kultur, gegen Politik

ERKER

1,370.680 B

Pour la culture, contre la politique



En principe, la culture est indissociable de la politique. La culture, la politique sont notre vie. En fait, les arts, la philosophie et la métaphysique, la religion ou autres formes de vie spirituelle, les sciences, constituent la culture. Mais la politique, qui devrait être la science ou l'art de l'organisation de nos rapports pour permettre la vie en société, la vie proprement culturelle, la politique a pris à notre époque le pas sur les autres manifestations de l'esprit. Il y a eu « politique d'abord » de Charles Maurras. Cependant, même les maurrassiens n'ont pu imposer vraiment la primauté absolue de la politique. Depuis une trentaine d'années, c'est fait. Mais, si la politique est l'organisation de toute société possible, elle est devenue anarchiquement de l'organisation pour l'organisation, c'est-à-dire en fait désorganisation du complexe culturel au détriment de la métaphysique, de l'art, de la spiritualité et aussi de la science. Se développant donc en empiétant sur les autres activités de l'homme, elle a rendu l'humanité folle. La politique n'est plus qu'un combat insensé pour le pouvoir, mobilisant et monopolisant toutes les énergies de l'homme moderne. En réalité, il n'y a plus d'idéologie, ni de philosophie, ni d'art; la science même, dans les pays totalitaires, est subordonnée à la politique. Le savoir et la création lui sont subordonnés. Lorsque nous disons qu'il n'y a plus d'idéologie ou de philosophie, cela signifie qu'aucune doctrine, aucune autre forme de pensée libre ne sont plus permises par la politique. Toute politique devrait être centrée sur un point de vue la dépassant. En effet, la religion est morte ou endormie, le marxisme était une doctrine unitaire devant favoriser grâce à l'action politique, une libération de l'homme et de l'esprit permettant à celui-ci, en toute liberté, la

connaissance philosophique ou scientifique, l'interrogation sur nos fins dernières. Au lieu d'un dégagement espéré, la politique est devenue engagement fanatique et obtus, refus de toute critique et de toute mise en question. La politique ne peut pas exister sans le soutien d'une certaine philosophie. Cependant, la politique existe et prospère aux dépens de toute croyance fondamentale. Nous savons bien que l'humanisme occidental est en faillite. Nous savons bien que les appareils dirigeants des pays de l'Est, les chefs, qui sont à leur tête, ne croient plus au marxisme. Le cynisme absolu et une grande vitalité biologique, c'est ce qui reste de leur foi révolutionnaire et les maintient en action, dans la lutte pour le pouvoir et dans la guerre pour la conquête de l'hégémonie mondiale: *l'imperium mundi*, selon la définition prophétique de Spengler. C'est donc bien la séduction du pouvoir pour le pouvoir. Bêtement. Etre le plus fort pour être le plus fort, combat acharné, sans scrupule puisque les idéologies et les morales ont disparu pour la conquête de la planète et de ses richesses matérielles, qu'elles se trouvent en Asie, en Asie Mineure, en Afrique, partout. A cette guerre absurde de domination, domination pour la domination, les moyens de réponses de l'Occident, malgré ses énormes possibilités techniques et économiques nous paraissent tout à fait insuffisants puisque, comme nous venons de le dire, l'Occident non plus n'a pas une religion, une foi quelconque lui donnant des raisons de combattre. Que lui faudrait-il, à notre Occident, à défaut d'une philosophie? Tout simplement, pour le moment, le même cynisme ou la même monstrueuse et amoralité vitalité que ses adversaires ont conservés, dans cette lutte à mort. Ce n'est plus le matérialisme dialectique qui s'attaque à la civilisation humaniste occidentale, c'est le matérialisme le plus terre à terre et proprement mesquin.

La force et la faiblesse de la Russie Soviétique sont de combattre sans raison comme des fauves chassant sur le territoire d'autres fauves.

La faiblesse et la force de l'Occident, sont de ne pas pouvoir combattre sans raisons profondes.

Nous savons bien que toutes les sociétés sont mauvaises ou plus ou moins mauvaises. Le fait que nos sociétés occidentales

sont un peu moins mauvaises que celles des autres ne nous suffit pas. On se plaint d'une crise de la civilisation. Les jeunes gens que vous questionnez vous avouent qu'ils n'ont pas de raisons de vivre. Vivre sans raisons de vivre, est une raison suffisante de vivre quand même chez les gens de l'Est. L'exercice et le débordement de leur vitalité leur suffit. Pour le moment. Il est évident que tôt ou tard, leur conscience s'éveillera et que le problème du pourquoi et de l'à quoi bon ne pourra pas ne pas renaître à leur conscience. Pour vivre et pour agir, l'homme ne peut pas s'empêcher de se poser le problème des fins dernières. S'il ne se le pose pas, l'homme s'arrête. S'il n'y a pas de fins dernières, l'homme ne peut se satisfaire de son destin individuel, court, il a besoin de croire que l'humanité a un avenir. L'excès de politique n'a pas suffisamment déspiritualisé l'homme pour qu'il ne reste ce qu'il est fondamentalement, un être eschatologique.

Evidemment, les cyniques du marxisme vous parleront d'une eschatologie marxiste, de la société utopique qu'ils réaliseront, de la domination par l'homme de toutes les forces de la nature et que finalement une liberté et une fraternité conquises règneront sur le monde. Lisons les livres de tous les dissidents soviétiques, les samizdats, adressons-nous à ceux qui peuvent encore nous parler et qui se trouvent chez eux, comme Sakharov et beaucoup d'autres, lisons les livres de ceux qui ont pu fuir et qui se trouvent chez nous pour savoir que si nos sociétés occidentales leur déplaisent, les sociétés qu'ils ont quittées sont mille fois plus haïssables encore. Les révolutions furent des échecs. Un livre, un samizdat hongrois a paru en Hongrie. Dans ce livre, une journaliste, une essayiste hongroise a demandé à trente écrivains hongrois des plus marquants s'ils croyaient encore au marxisme. *La réponse a été unanimement négative.* Nous savons tous qu'il y a des injustices et des inégalités sociales, dans nos pays. Mais il y a chez nous une possibilité de protestation et de revendication. Les inégalités sociales et les injustices ainsi que l'énormité des privilèges, les hiérarchies sociales les plus dures sévissent dans les pays qui s'intitulent socialistes et où les contestations, protestations et revendications sont interdites. Depuis longtemps. Maïakovski, Essenine, les poètes, les artistes

de la révolution d'octobre 1917 se sont suicidés. Des centaines et des milliers d'autres furent emprisonnés, assassinés, ou tués moralement. Ces derniers ont sombré dans le silence ou bien ont vendu leur talent. Cela semblait bien parti pourtant. Les écoles littéraires et artistiques les plus hardies, futurisme, surréalisme, abstractionnisme, libération de toutes les formes et de toutes les structures de l'esthétique et de la pensée bourgeoise avaient été disloquées, brisées. Maïakovski, Mandelstam, leurs camarades ont sombré dans la mort parce que la soi-disant révolution a fait tomber son masque et son vrai visage est apparu. Celui de la bourgeoisie la plus réactionnaire et de la dictature impitoyable d'un académisme aussi impitoyable que la tyrannie politique. Nous savons cela et vous le saviez, ces informations vous ont été données sans arrêt depuis mille neuf cent trente. Soljenytsine et ses camarades ne sont pas les seuls à avoir témoigné et crié la liberté. Bien d'autres l'ont fait, qui ont payé de leur liberté et de leur vie (ainsi Kravtchenko) ou de leur tranquillité et de leur honneur (puisqu'ils furent abreuvés d'injures et de calomnies par les intellectuels occidentaux): tels Souvarine, Koestler, P. Istrati et combien d'autres, injuriés par tous les Jean-Paul Sartre. Peut-être que la chose la plus grave a été l'accord secret qu'il y a eu entre les bourgeoisies occidentales et les bourgeoisies tyranniques de l'Est. De notre côté aussi, on a eu peur de la révolution. Et pour nous défendre contre la révolution nous avons été soutenus par la Russie Soviétique, pas seulement parce que celle-ci avait besoin de nos matières premières et de nos techniques avancées, mais tout simplement parce qu'elle, la Russie, avait peur aussi d'une révolution authentique qui aurait détruit le conformisme confortable et cruel pour les autres de leur bureaucratie et de leur société. Aujourd'hui, je vous dis cela en passant, les intellectuels de gauche et les communistes veulent canaliser la contestation soviétique à leur profit parce que le communisme français vit déjà depuis longtemps dans un conformisme bureaucratique aussi confortable que celui dans lequel vivent les hauts bureaucrates soviétiques. Il y a une crise aujourd'hui dans le parti communiste français. Quelques intellectuels remettent en question les fondements même du parti et de l'idéologie. Mais cela

ne touche pas la carcasse, les structures, les problèmes de la majorité. La majorité se contente d'une religion qui lui a été donnée une fois pour toutes, une sorte de religion, un ersatz de religion et elle s'en tient là. Le parti communiste français, comme l'a dit récemment un jeune penseur, est un Etat dans l'Etat, un Etat dont les sujets ne sont pas encore dégoûtés parce que cet Etat leur donne dans l'opposition des commodités, ainsi que des réponses apparentes. Mais l'homme de cet Etat, le plus conformiste de tous, se contente des avantages que peuvent lui procurer les organisations syndicales et s'il n'a pas une philosophie vivante pour l'éveiller, les réponses de son catéchisme lui suffisent encore. Ce n'est pas la même chose pour l'ouvrier polonais, roumain, russe. Ceux-là vivent dans la contrainte. L'ouvrier communiste occidental ne vit pas dans la contrainte. De petits arrangements en petits arrangements, de perfectionnement de la technique en perfectionnement de la technique, avec le mirage d'une révolution dont il ne veut pas vraiment, sa petite vie bourgeoise lui suffit. Ensuite, il se défoule. Le communiste français vivant en bourgeoisie, a deux moyens de se défouler: les manifestations sur la voie publique qui ne lui sont pas du tout interdites comme elles le sont pour les ouvriers tchécoslovaques ou hongrois ou soviétiques, ou chinois, et puis les élections, de temps en temps. Le deuxième défoulement est constitué par le sport. Nous sommes affolés par le sport et par la politique. Bourgeois, artisans, ouvriers, riches et pauvres ont toute la conscience accaparée pendant un mois de l'année lors du tour cycliste de France. Le reste du temps, et au moins tous les dimanches, les championnats de France de football et de rugby relayent le Tour de France cycliste. Pendant les olympiades, tout le monde est hors de soi. Ceux qui ne peuvent pas se rendre dans les pays où les olympiades ont lieu, et tous veulent y aller, communistes chez les fascistes, conservateurs bourgeois chez les communistes, ne se rendent même pas compte à quel point les compétitions sportives font le jeu tour à tour de toutes les politiques, ne voyant même pas que les athlètes sont de faux surhommes, des monstres du muscle et de la technique. Le sport et la politique hypertrophiés constituent le nouvel opium des peuples. Tout cela, aux dépens de ce que

nous appelons la culture: science, savoir, art, religion, philosophie. Nous vivons en pleine crise de la culture. La vie et la mort sont également escamotées. Nous vivons au jour le jour. Mais l'insatisfaction, le mécontentement existent dans les profondeurs de l'âme encore ensevelie, dormant d'un sommeil profond, presque mortel. Ce qui reste de la culture végète ou bien est employé comme instrument de la politique. La politique devrait permettre le libre épanouissement de la vie spirituelle. Il ne peut pas y avoir de vie, il ne peut pas y avoir de vie culturelle sans la métaphysique et la spiritualité. C'est sur la métaphysique et la spiritualité que la culture doit être centrée et pourtant, si les biologistes ont chassé Dieu et la préoccupation des fins dernières, les grands physiciens ne les ont pas reniés. Pourtant, même parmi eux, médecins, biologistes, le grand Jean Bernard prie Dieu de l'aider dans ses recherches sur les maladies du sang, ainsi qu'il l'a confié à Chancel à une émission de la radio (Radioscopie). Louis de Broglie, un des fondateurs de la physique moderne, est un catholique pratiquant, Einstein était convaincu qu'une conscience supérieure, divine, dirigeait le monde. Il y a un plan divin, croyait-il, dans le jeu et le développement des puissances cosmiques. Ni Heisenberg, ni Planck n'étaient athées. L'académicien Leprince Ringuet, grand physicien aussi, s'il en fut, est chrétien. Seuls les journalistes, les littérateurs, les idéologues, les philosophes de dixième catégorie se moquent de Dieu et pensent que la croyance en Dieu est une faiblesse réprobable. Il faut croire que, pour le moment, dans sa majorité, le monde est composé d'individus spirituellement, métaphysiquement amputés, handicapés. Je répète avec force que c'est l'excès de politique qui a causé tout cela. La politique c'est peut-être le diable. Elle est le mal. Elle contribue puissamment à renforcer le mal. Je crois qu'on ne peut rien comprendre à l'histoire et surtout à l'histoire actuelle sans la démonologie. Si quelque chose est encore possible dans l'immédiat, ce serait de rétablir la hiérarchie des valeurs dans la structure de notre esprit et dans celle de notre société. Tout devrait être recentré sur la métaphysique et le spirituel, appuyés par le savoir scientifique avec, non omise mais placée au bas de l'échelle, la politique. La politique devrait être simplement l'administration, la distribu-

tion, le partage des biens économiques. Idéalement, l'administrateur de l'Etat devrait être un ordinateur.

J'insiste sur le fait que la politique telle qu'elle se fait n'est qu'un passe-temps dramatique ou tragique, un passe-temps cruel auquel on se donne sans plus y croire vraiment. Les gens s'imaginent qu'elle est le seul divertissement qui, malgré tout, nous permette de vivre. En réalité, on meurt de politique. En réalité, la politique est morte puisque sont mortes, comme nous l'avons dit, les idéologies et les philosophies dont elle prétend provenir. Pour résumer ce que je viens de dire jusqu'à présent, nous vivons dans un chaos, dont personne n'est content, dans lequel agissent et sévissent les puissances sous-rationnelles, les plus basses, les plus matérielles, les plus néfastes dans leur aveuglement. Nous sommes pris dans une machinerie déréglée.

On a parlé de la mort de l'homme et on parle de la décadence de l'humanisme. Entre les deux guerres, Jacques Maritain ou Denis de Rougemont avaient réhabilité l'humanisme en l'orientant, en le relevant, en lui donnant une dimension religieuse ou spirituelle. Un humanisme non spirituel comme celui d'Albert Camus, après la dernière guerre, fondé «sur une morale sans obligation ni sanction», c'est-à-dire sans transcendance, comme celui du philosophe français Jean-Marie Guyau, dont on a tant parlé à la fin du 19e siècle et même jusque vers 1930, ne pouvait pas tenir, car il n'avait pas de racines. C'est à cet humanisme-là que se référait vraisemblablement Albert Camus. Mais si l'humanisme athée est en décadence, l'anti-humanisme moderne ne se porte pas très bien lui-même. Les humanistes athées, les nouveaux philosophes français tels que Jean-Marie Benoist, Lardreau, Lévy, Glucksman sont hantés par la morale. Mais comment la morale peut-elle être possible sans un renouveau de la métaphysique? Les nouveaux philosophes que je viens de citer sont désemparés eux-mêmes, car ils ne savent pas sur quelles bases une nouvelle morale pourrait se fonder. La morale n'est pas, comme on le croit couramment, les règles que chaque société se forge et qui se détruisent avec la société temporelle lorsque cette société se désagrège. Encore une fois, ce n'est pas à Nietzsche que l'on doit se référer, mais à Jean Grenier, Denis de Rougemont, Emmanuel Mounier. Si Dieu n'existe pas, disait

un personnage de Dostoïevski, alors tout est permis. Nous sommes maintenant à la recherche des fondements éternels de comportement pouvant moraliser la politique et même pouvant l'orienter vers la métaphysique. Sinon, c'est la mort de l'homme que des idéologues français clament avec une sorte de joie sinistre ou avec une sorte de cynisme désenchanté ou malheureux. Si nous ne retrouvons pas les assises fondamentales, c'est vers l'involution de l'individu, c'est-à-dire vers une involution de l'humanité que nous courrons à toute allure. La crise est fondamentale. Nous marchons sur une corde raide, comme des funambules menacés à chaque instant de tomber de notre fil. De quoi s'agit-il, de quelle fin s'agit-il? Il s'agit tout simplement du problème de l'être, de la survivance de l'être humain dans le monde.

L'humanité ne vit que par la culture. Il s'agit du problème de l'existence de l'être dans le monde.

Qu'est-ce que c'est que cette culture? Est-elle le savoir? Le savoir, donc la science ne peut être que la plateforme de la culture. Un esprit cultivé est celui qui a traversé un grand nombre d'apprentissages de la réflexion et qui peut regarder d'un grand nombre de points de vue, disait Amiel dans son journal intime. La culture est une foule de données spéciales apprises plus ou moins péniblement et dont beaucoup tombent d'elles-mêmes de la mémoire. Mais il ne faut pas croire qu'elle soit perdue. La culture intellectuelle qui est résultée de ce travail demeure et cela seul a du prix, disait Renan. Et pour le confirmer, Edouard Herriot disait que la culture, c'est ce qui reste quand on a tout oublié et c'est ce reste qui est l'essentiel. La culture est bien autre chose que l'instruction, disait Alain. Il disait encore: les poètes y sont aussi nécessaires que les géomètres. Davantage que les géomètres, ajouterais-je. Il y a culture dans la proportion où s'élimine la contingence du savoir, déclarait G. Bachelard en parlant de la culture de la personne.

Il n'y a vraiment de culture que lorsque l'esprit s'élargit à la dimension de l'universel.

Dans le vocabulaire de la sociologie et de l'ethnologie, selon des formulations américaines, la culture est la configuration générale des comportements appris et de leurs résultats, dont les

éléments sont adoptés et transmis par les membres d'une société donnée (R. Limpton).

La culture est, en effet, l'ensemble des formes acquises de comportements qu'un groupe d'individus, unis par une tradition commune, transmettent à leurs enfants. Ce mot désigne donc, nous dit M. Mead, non seulement les traditions artistiques, scientifiques, religieuses et philosophiques, mais aussi leurs techniques propres, les coutumes politiques et les mille usages qui caractérisent la vie quotidienne. A peu près d'accord avec cette dernière définition, j'y apporterais toutefois un petit amendement. Je dirais que ce sont *surtout* les traditions artistiques, scientifiques, religieuses et philosophiques, surtout elles qui sont les expressions les plus essentielles et les plus hautes de la culture. Car, émergeant de ces conditions et structures matérielles, c'est l'art et la pensée qui sont constitutifs de l'homme et le définissent royalement, au plus haut degré.

Malgré les différences très importantes, il y a non seulement des similitudes, mais des formes identiques, et des aspirations identiques qui concourent à manifester une identité indiscutable, universelle, de tous les hommes. La culture, c'est l'expression de notre continuité et de notre identité multiséculaire à travers le temps, l'espace et *les sociétés universelles, la société universelle*, et je dirais que la forme la plus haute de la préoccupation de l'homme est l'art, qui part du social vers un point de rencontre extra-social et supra-social qui réunit tous les hommes: de la diversité indispensable à l'unité de notre esprit, à la solidarité par-delà le temps et l'espace. Mais l'homme, à l'intérieur des structures plurielles collectives de son milieu social, doit pouvoir être assez libre pour s'épanouir. La culture c'est l'épanouissement de l'individu. Qu'il le veuille ou non, qu'il se sente solidaire ou étranger à son milieu culturel, l'individu est solidaire. La personnalité individuelle, dans son épanouissement, peut être contre les autres, en fait, il est *avec* les autres. C'est l'individu qui est porteur de valeurs, c'est le créateur original qui permet le renouvellement de la société dans cette synthèse de collectif et d'individuel. Le plus grand poète anarchiste de la France moderne, Arthur Rimbaud, celui qui a nié la tradition et la civilisation, est récupéré, non pas par la

bourgeoisie comme le disent sottement les marxistes, mais par la culture nationale, par la culture universelle. Plus on nie la culture, plus on l'enrichit: c'est le cas non seulement de Rimbaud, non seulement de Baudelaire, mais de Tristan Tzara, des dadaïstes, des futuristes, des surréalistes et de tous. Même la plongée dans le rêve, telle qu'a pu la faire Gérard de Nerval ou Novalis, est une exploration d'où quelque chose de vivant et d'indispensable est apporté. L'exploration de l'irrationnel, si l'on n'y succombe pas, enrichit le rationnel et la conscience, tout comme les investigations psychanalytiques de l'inconscient éclairent le conscient. Les poètes métaphysiques eux-mêmes, les anciens gnostiques qui refusent le monde, nous font entrevoir l'au-delà du monde dont ils sont en quête. Le miracle et le paradoxe manifestent le fait que nous sommes à la fois prisonniers et libres, d'ici et d'ailleurs. Un créateur parle. Un poète ou un écrivain voulant désarticuler le langage le réarticulent en fait et enrichissent le langage. Ils nous rendent eux-mêmes plus libres, dans la prison de notre condition terrestre. L'histoire de l'art est l'histoire de son expression, disait Benedetto Croce. Pour lui, et nous sommes d'accord avec le philosophe italien, lorsqu'il y a du nouveau, lorsqu'il y a une expression originale, il y a valeur ou préjugé de valeur. Inutile de souligner une fois de plus que toute nouvelle expression apparaît au prime abord comme une rupture et souvent comme une négation de ce qui a été déjà dit et fait ou bien comme une négation de la façon dont, ce que l'on a dit, a été dit.

Maintenant, nous pouvons dire qu'il y a deux sortes d'écrivains et d'artistes. Ceux qui s'attachent au monde social qui les entoure et ceux qui sont plus attachés à l'au-delà du monde. Balzac, entre beaucoup d'autres, est un écrivain politique et social. Dans son naturalisme, Zola, à première vue, est davantage encore un auteur social. Shakespeare est un commentateur de l'histoire, du pouvoir, de la politique, mais il est, à la fois et par dessus tout, un écrivain métaphysique. Même les écrivains comme Balzac et Zola, que je viens de citer, sont l'un, c'est-à-dire Balzac, hanté par des problèmes métaphysiques et l'autre, Emile Zola, est hanté par des problèmes qui touchent à la condition mortelle de l'homme par excellence. Qu'est-ce qu'il y

a de plus terrifiant et de plus beau dans Zola que Thérèse Raquin et la hantise de la corruption et de la mort. Ses plus belles pages sont encore celles où il décrit les agonies, celle de Nana, entre autres. Ronsard n'était-il pas hanté par le destin de l'homme, par sa mort et par le vieillissement? Ainsi que François Villon, ainsi que Malherbe, ainsi que Pascal, le grand. Son effroi devant les grands espaces vides au-delà notre réalité, interrogateur de l'au-delà du monde est toujours et sera toujours actuel. Brecht, illustrateur d'une idéologie dépassée aujourd'hui, ne nous parle-t-il pas, et comme malgré lui, dans *Mère Courage*, de la perte de l'homme dans le temps, de la décrépitude et de la mort? De la mort: c'est-à-dire des limites de l'homme, au pied du mur, au bord de la frontière de notre condition, interrogeant malgré lui notre destin, le destin de la condition humaine et non pas de la condition seulement sociale. Dans la critique des Rois, du pouvoir, du mal, Shakespeare va bien au-delà et si Hamlet pose l'éternel et angoissant problème de l'être et du néant, méditation sur la mort et la vanité des choses, le monologue de Richard II constitue une des plus belles méditations sur la mort. Qu'est-ce autre chose qu'une méditation tragique sur Dieu que le livre de Job qui nous confronte à l'irréalité de la réalité et peut-être à la réalité de l'irréel? C'est pour cela que le livre de Job exprime l'angoisse, l'angoisse des temps anciens et l'angoisse de l'homme d'aujourd'hui. Le Roi Salomon dénonçant la vanité des biens et des actions des hommes de ce monde rejoint Beckett. Tous les auteurs de quelque valeur et de quelque authenticité ont, soit au premier plan et en évidence, soit dans l'arrière fond de leur conscience qui tout à coup se révèle, dans le déchirement de leurs préoccupations mondaines apparentes, une problématique indéterminable, un appel mystique.

Mystiques et sociaux à la fois, sont les artistes. L'art, dans la conception de l'écrivain engagé qu'était André Malraux, est, il le dit lui-même, le cri tragique de l'homme qui s'adresse à la divinité ou au ciel vide selon lui, selon lui en apparence mais qui n'est pas vraiment vide à son insu pour lui non plus, ou qu'il espère ne pas être vide, puisque ce cri est en somme une prière d'angoisse.

Social et non social, c'est le social qu'un écrivain et philosophe comme Eugenio d'Ors met en lumière lorsqu'il considère que l'univers entier, que les sociétés les plus diverses n'en font qu'une. Pour lui, la culture est d'une part menacée par l'invasion de la non-culture, de la prolifération végétale, mais toujours finalement réintégrée. Telle est, me semble-t-il, la signification de sa conception du baroque. Mais, d'autre part, la culture est comme une sorte de vaste parlement où Kant répond à Platon, où Plotin discute avec Maître Eckart, où Freud interroge Sophocle, où Hegel reprend et adapte Héraclite, où Karl Marx répond à Proudhon, où Jacques Maritain demande des explications à Thomas d'Aquin, où Dostoïevski critique les grands inquisiteurs, où Heidegger interroge Husserl et le prolonge, etc.

Mais pour que cette discussion, par-delà les temps, puisse continuer d'être possible, il faut la liberté. Il n'y a pas de liberté sans culture. Et surtout il n'y a pas de culture sans liberté. La dictature tue la culture.

Dans son livre sur «l'utopie et le socialisme», Martin Buber pense que le socialisme aurait pu réaliser le chemin vers la culture. Mais il n'a été qu'une déperdition, une atomisation plus profonde que ne le fut jamais la société capitaliste, ni aucune autre société. Il y a dans le monde un excès du mal, un de ces aspects de l'excès du mal, pour utiliser l'expression de Philippe Nemo, c'est l'Etat. Mais l'Etat libéral, tantôt débonnaire, tantôt dépressif, a été remplacé, comme nous le savons, par un autre Etat d'une violence et d'une intolérance énormes. La concentration du pouvoir, l'Etat excessif, oppressif, c'est la mort de l'homme. Un ordre juste n'est pas possible sans la charité et sans l'amour. Je sais que ce mot est décrié, ces deux mots sont décriés et je vous prie de pas sourire si je les ai prononcés. L'Etat est devenu une machine énorme qui broie les individus. L'Etat c'est la mort. Cet Etat excessif n'abdiquera pas sans contrainte, sans notre révolte menée à bout et réussie. Comme il est quelque chose de mort, le pouvoir étatique ne diminue pas, il ne dépérira que s'il est forcé, jeté de force à la poubelle. C'est quelque chose de mort, l'Etat, ou bien il porte en lui la mort. Mais, nous dit encore Martin Buber, la mort peut exercer son empire sur le vivant. Ce n'est plus du comique, c'est du

mécanique appliqué sur le vivant, mais avec une force telle qu'il mène à l'homogénéité, à l'entropie, à la mort.

Pliouchtch nous a parlé de ce qu'était la vie de tous les jours en Union Soviétique. Ce n'est rien par comparaison à la Chine où l'individu n'a pas une marge de liberté. Il y a tout de même de la révolte en Russie. L'homme n'y est pas tout à fait défiguré, il est près de l'être, et c'est pour cela que les livres de Zinoviev sont pleins d'angoisse. C'est donc en Chine que l'utopie est le plus près de se réaliser: des Chinois, interrogés en Chine par des voyageurs, des journalistes occidentaux, tenaient, en répondant, les yeux baissés. Pourquoi? Parce qu'ils lisaient les réponses toutes faites, toutes préparées par les responsables, les responsables politiques, les responsables du malheur. Thomas More, Campanella, ces utopistes du malheur, pourraient voir leur rêve presque réalisé. Ce que disait Soljénitsyne de la Chine, du Vietnam était profondément vrai, hélas. Mais je crois que l'homme ne peut pas ne pas se réveiller. Oui, le rêve de Campanella est bien près de se réaliser: des hommes tous pareils, tout pareil. Mais il ne peut pas ne pas y avoir de faille dans le système et les personnalités qui sont chacune des hommes vivants, bien qu'engourdis, se réveilleront.

Quelque chose de pire, si le pire était possible, est en train de se réaliser. Ces machineries énormes que sont les Etats monstrueux s'entrechoquent. Ils se briseront les uns contre les autres. On retrouvera, l'humanité retrouvera l'équilibre indispensable entre l'homme et sa société. Car ces Etats ne subsistent plus que par une violence excessive, par une compression aveugle et la violence qu'ils ont les uns vis-à-vis des autres est le signal même de leur décomposition. D'ailleurs, ces utopies sont démystifiées, le mal est diagnostiqué, les esprits éclairés le savent et le disent. Mais il faut encore du temps pour que ces évidences éclairent les multitudes de gens qui constituent encore aujourd'hui les masses, les foules. Or, nous n'avons pas besoin de foules. C'est l'Etat monopolisateur qui les crée: bientôt, les foules, nous l'espérons ardemment, redeviendront de multiples associations d'hommes libres, de plus en plus diverses, de plus en plus originales, de plus en plus personnelles dans l'unité de leur société, de la société.

Les mondes rêvés par la plupart des utopistes, dont le dernier est certainement Marx, n'envisagent pas le problème de la culture, plus spécialement celui de l'art. Mais tout le monde vit dans la culture *sans s'en apercevoir*: les riches s'attachent à leurs meubles du 16^e et du 17^e siècle qui sont des œuvres d'art. La majorité des gens vont voir le théâtre de boulevard tel qu'il nous est légué par la fin du 19^e siècle, ils vont au cinéma où ils ne voient plus que des films commerciaux, regardent à la télévision les lamentables productions théâtrales de Pierre Sabbagh. Mais tout cela, ils sentent obscurément que ce n'est pas ce qu'il leur faudrait, ils sont comme pendant la guerre, lorsqu'ils buvaient des ersatz de café, qu'ils prenaient de la saccharine à la place du sucre. Dans les pays de l'Est, les gens fuient le cinéma et le théâtre où ils ne voient que les navets d'une propagande simpliste, en Amérique ils regardent les films policiers toujours les mêmes, tellement semblables les uns avec les autres qu'on les confond tous. Ils ne savent pas, mais ils sentent que l'art leur manque. Que deviendrons-nous tous s'il n'y avait pas la vraie culture? La politique a un rôle à jouer, elle doit permettre objectivement le développement de la culture dans toute sa diversité. Il y a la science: mais la science est le savoir qui peut permettre la culture, mais qui n'est pas la culture. Nous espérons que l'Ouest trouverait les sources de la pensée et de la culture traditionnelle à l'Est. Et que si l'Ouest allait vers l'Est, l'Est viendrait vers l'Ouest. C'est maintenant que la véritable colonisation culturelle, spirituelle a envahi et submergé la pensée et la culture orientales. L'Est marxisé, technicisé par l'Ouest est la victime de l'Ouest, apparemment les empires de l'Est se développent et s'engouffrent dans tout le reste du monde, sur toute la planète, mais c'est un Est qui, malgré son expansion militaire, géographique et apparemment colonialiste, est en fait spirituellement la vraie victime colonialisée de l'Occident. Mais ce constat est une parenthèse et un thème que l'on devra bien analyser sérieusement bientôt.

Il y a deux sortes de connaissance, ou, plutôt, deux langages et deux modalités de la connaissance. La modalité logico-scientifique et la modalité artistique. Elles se complètent l'une l'autre; elles sont nécessaires l'une à l'autre. D'où la nécessité

pour les scientifiques d'avoir une culture artistique et, pour les artistes, la nécessité d'avoir une culture scientifique. Il y a quelques années, l'anglais C.P. Snow déplorait le fait qu'il y avait deux cultures séparées: la culture scientifique et la culture humaniste. Il faut que ces deux cultures n'en fassent idéalement plus qu'une. Ce n'est pas pour demain, car les tempéraments sont opposés. Il y a deux sortes de tempéraments: artistique et scientifique. Il y a aussi une troisième sorte d'hommes, les politiques. Ceux-ci n'entrent dans les champs d'aucune culture. Installés sur des trônes, ils ne sont vraiment nécessaires que pour les travaux d'une troisième catégorie, la moins importante, la cuisine de la société. Ils doivent être simplement les distributeurs du confort.

Pour revenir sur la science et sur l'art, je dirais que ce n'est pas la science mais bien l'art qui est à la fois archaïque et moderne, très ancien et contemporain. C'est donc l'art qui assure la conscience de notre continuité, de notre identité. Il est le réservoir de l'inconscient collectif, dans lequel se trouve le trésor, comme dans un océan de l'esprit humain. La science est connaissance et découverte. L'art est connaissance, découverte et création, tout à la fois. La science qui n'est pas théorique, celle qui est technique est combinaison, ingénieuse combinaison mais combinaison, non pas création. C'est l'artiste et c'est la création qui portent le monde en eux, de la préhistoire au présent et anticipent l'avenir. Pour ce qui est de la politique, pour y revenir brièvement en une phrase, elle peut être mensonge. Le savant peut se tromper dans ses hypothèses. L'art ne peut mentir. L'artiste ne peut mentir, même s'il le voulait. Même s'il veut mentir, il ne peut donc pas le faire, car ses créations sont imaginaires et l'imagination ne cache pas, elle dévoile, elle signifie. L'art porte en lui tous les temps, comme je le disais, il est la préhistoire, il est ancien et il est nouveau par le langage. Wifredo Lam, pour le nommer entre tant d'autres, saisit les arcanes, les structures essentielles archétypiques qu'il nous restitue dans son modernisme, saisissables. Expression spontanée ou cherchée et inspirée de la communauté universelle collective, l'art est donc collectif mais non pas collectiviste. Ancien, moderne, prophétique, c'est l'art qui révèle l'homme à

lui-même. C'est ainsi que je disais à l'instant que l'imagination est révélatrice et que c'est bien elle qui exprime affectivement et spirituellement la réalité de l'homme, de l'humanité.

A mesure que le temps passe, des interprétations diverses peuvent être attribuées à une œuvre d'art. Mais celles-ci ne sont pas exhaustives et ne nous montrent qu'un des aspects indéfinis de l'œuvre d'art dans le temps. Finalement, idéalement, une seule interprétation est possible, l'œuvre a une seule vérité qui se fera jour idéalement, incluant, comme dans une synthèse vivante, ses aspects différents et contradictoires.

L'art relie donc l'archaïque et le moderne. Mais l'art, à la frontière du réel et de l'irréalité, c'est-à-dire d'une réalité qui est l'autre réalité, relie également notre monde dans ses structures essentielles et spirituelles à l'au-delà du monde. Ceci parce que, parmi d'autres raisons, le début du monde tel qu'il est et tel que l'appréhende l'artiste est aussi la vérité de sa fin. La fin est au commencement.

Mais pourquoi faire de la culture, pourquoi faire de l'art, pourquoi connaître, pourquoi contempler? Un homme de science remarquable, un médecin me disait qu'il vivait au jour le jour sans se poser de questions. C'est une des techniques du zen. Mais je voyais bien ce docteur, qui était comme un aliéné, ne sachant comment, *ne pouvant pas se poser le problème de nos sources*, de notre continuité, de nos fins dernières. Amateur apparent d'œuvres d'art, il ne savait pas les lire, car il ne pouvait se douter que l'art nous apporte une vision tragique mais supportable, grâce au langage qui lui est inhérent.

Nous avons déjà donné plusieurs raisons à la question du «pourquoi l'art?». La principale raison sur laquelle je ne puis m'empêcher d'insister, c'est que l'art nous mène au-delà de nous-mêmes, il nous conduit jusqu'au bord du mystère, affectivement ou spirituellement, scientifiquement aussi, car la science de l'art existe aussi. Oui, il conduit l'homme par la main, par le verbe, l'image, par la musique, à la source même du mystère. Il est à l'esprit une religion ou, si l'on veut, il est une voie religieuse parallèle à la religion. Si l'art ne nous donne pas la clé, car aucun effort humain ne peut la donner et aucune méthode, l'art nous entr'ouvre la porte sur la vie au-delà de la vie ou sur le

néant, par-delà le néant. L'art nous pose la question du problème insoluble, mieux que la philosophie perdue dans l'érudition, il nous met face à notre interrogation sur nos fins dernières. L'art est essentiellement interrogatif. Cette interrogation, c'est déjà un début de réponse. Pour nous restituer à nous-mêmes, l'art nous sort de nous-mêmes, nous met face à face avec nous-mêmes, face à face avec l'énigme. A chaque contemplateur de l'œuvre d'art, réfléchissant sur l'œuvre d'art, la nécessité s'impose d'aller plus loin ou de plonger dans le mystère car c'est l'art qui le cerne le mieux, entre l'ici et l'au-delà du monde, il nous mène dans la nuit qui peut être une nuit étoilée.

Ainsi, si la politique sépare les hommes, puisqu'elle ne les réunit que d'une façon tout à fait extérieure, le coude à coude des fanatiques aveugles, si le fanatisme est aveuglement, la culture, et l'art tout spécialement, nous réunissent tous dans la conscience de notre angoisse commune qui constitue notre seule fraternité possible, celle de notre communauté existentielle et métaphysique. L'art nous plonge au cœur du mystère ineffable, l'art, le seul système de vie et d'expression qui nous dit presque ce qui ne peut se dire, c'est-à-dire l'indicible. En même temps, reliant notre archaïsme commun à nous-mêmes et à nos vies séparées, nous montrant en même temps comment le monde est en train de se faire, il nous mène au bord de ce qui est encore à faire ou de ce qui ne peut plus se faire. L'art *dit presque*, l'indicible. Lorsque tout sera dit, nous appartiendrons à d'autres temps. Une des œuvres les plus importantes de Shakespeare, Macbeth, ne nous conseille-t-elle pas le silence? En effet, après que Macbeth eut dit que tout n'est que bruit et fureur, toute son œuvre conclut que le mystère est au bord du silence. Il n'y a pas d'œuvre artistique de grande envergure qui ne nous conduise, qui ne nous prépare, à écouter le silence.

Le critique Ian Kott a relevé les points communs qu'il y avait entre le Macbeth fou, avide de pouvoir et les révolutionnaires devenus tyrans, tel Staline. Staline, à la fin de sa vie a déclaré à De Gaulle et à Malraux: à la fin, c'est la mort qui gagne. Constatation banale, mais pas pour Staline, qui avait cru refaire politiquement le monde. Il s'est donc aperçu de l'absurdité de la

politique pour la politique. N'aurait-il pas fait mieux de poursuivre ses études théologiques, puisque c'était un ancien séminariste; et devenir soit un modeste administrateur de biens publics, soit un contemplatif? Même dans leurs œuvres purement sociales, les écrivains que l'on appelle politiques ou réalistes ne font-ils pas tout le temps la critique de ce monde et implicitement d'eux-mêmes?

Elles sont terribles et grandioses les révélations de l'art. Mais comment lire les œuvres littéraires et poétiques, comment contempler les cathédrales, comment regarder une œuvre picturale, comment écouter la musique? L'art est tout. L'art n'est rien si on ne s'engage pas à fond dans sa contemplation. Si un chef d'œuvre ne vous met pas hors de vous-mêmes, c'est que vous n'avez pas regardé, vous ne l'avez pas compris, vous ne l'avez pas laissé vous parler. Chaque appréhension de l'œuvre d'art est un combat, une souffrance. Vous devez, avec elle, tout remettre en question. Mises en question que les œuvres d'art sont là pour vous proposer, laissez-vous aller et laissez-vous prendre au piège positif et aux abîmes bienveillants qu'elles vous proposent. N'ayez pas peur. Vous ne pouvez pas vous sauver si vous ne passez pas par les épreuves. Lisez, écoutez, regardez, contemplez les œuvres d'art de tout votre cœur et de toutes vos forces autrement vous n'en retirerez rien. Si elles ne vous font pas souffrir, si les œuvres d'art ne vous donnent ni une joie plus qu'humaine ni une souffrance tragique, plus qu'humaine non plus, ne vous en occupez pas. Devenez simples conservateurs de musées, considérez que les cathédrales et les tableaux ne sont que des bibelots, et faites de l'histoire de l'art, de l'érudition, soyez conservateurs. Mais je ne vous le conseille pas, faites tout pour tout cela qui parle si profondément, que tous ces visages énigmatiques soient pour vous le plus angoissant, le plus emprisonnant, le plus libérateur des problèmes et de votre expérience d'hommes et d'âmes.

An Bord des Narrenschiffs

164 S., 22×15,5 cm, Leinen, gebunden

La main peint / Notes de travail

Die Hand malt / Arbeitsnotizen

38 S., 14 farbige Abb., 21×12 cm, broschiert

Pour la culture, contre la politique

Für Kultur, gegen Politik

44 S., 21×12 cm, broschiert

Hommage à Fritz Wotruba

Bibliophile Schrift mit handschriftlich lithografiertem Text
von Eugène Ionesco

Auflage 100 nummerierte, von Eugène Ionesco signierte

Exemplare mit je einer Originalradierung von Fritz

Wotruba, 30×22 cm, signiert und nummeriert

12 S., lose Bogen in Umschlag, 30,5×23 cm

Eugène Ionesco / Fritz Wotruba

Discours d'ouverture du Festival de Salzbourg 1972

Bibliophiles Buch mit handschriftlich lithografiertem Text
von Eugène Ionesco und sechs Originalradierungen von
Fritz Wotruba

Auflage 200 nummerierte Exemplare, 50×37 cm

Jeder Band im Impressum vom Autor und vom Künstler
signiert

Dasselbe in verkleinertem Offsetnachdruck

26 S., 15,5×12 cm, broschiert

Sprechplatte

Discours d'ouverture du Festival de Salzbourg 1972

(Der vollständige Text des gleichnamigen Buches, gelesen
vom Autor)

Ø 25 cm

François Bondy

Alle Katzen sind sterblich

Ein Rundgang durch das Ionesco-Universum

115 S., 20×12,5 cm, Pappband

Von Eugène Ionesco sind in der Erker-Presse zahlreiche
Originallithografien wie auch grafische Mappenwerke
entstanden. Verlangen Sie unsere Spezialprospekte.

ÖNB



+Z8106800